



HAL
open science

Guizot et Tocqueville, penseurs de leur temps

Samuel Hayat

► **To cite this version:**

Samuel Hayat. Guizot et Tocqueville, penseurs de leur temps. Charle, Christophe; Jeanpierre, Laurent. La vie intellectuelle en France. I. Des lendemains de la Révolution à 1914, Seuil, pp.149-151, 2016. hal-02465071

HAL Id: hal-02465071

<https://hal.univ-lille.fr/hal-02465071>

Submitted on 10 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Guizot et Tocqueville, penseurs de leur temps

Samuel Hayat

François Guizot et Alexis de Tocqueville ont apporté par leurs écrits, autant que par leur action sur la scène politique une contribution centrale à la définition du libéralisme et à une réflexion sur l'histoire de France avant et après la Révolution, ce qui justifie de mettre leurs parcours en parallèle malgré leurs multiples différences.

Leurs points communs sont nombreux. Tous les deux attachés aux principes de 1789, ils rejettent la République de 1792 et plus encore le despotisme des empires. Leur pensée politique se nourrit de l'histoire et de la comparaison avec les pays voisins, et suit avec attention les changements les plus contemporains, en particulier en Angleterre. Guizot, historien de la révolution d'Angleterre, est ambassadeur à Londres à partir de 1840 puis s'y exile en 1848. Tocqueville est mariée à une Anglaise et s'y rend, ainsi qu'aux Etats-Unis, dans un voyage d'où il tire *De la démocratie en Amérique*, dont le premier volume en 1835, couronné par l'Institut, connaît un réel succès. Guizot comme Tocqueville cumulent aussi les honneurs, comme penseurs – ils sont tous deux académiciens – et comme hommes politiques – députés et ministres. D'abord dans l'opposition (Guizot sous la Restauration, Tocqueville pendant la monarchie de Juillet), ils ne suivent pas les opinions familiales (le père de Guizot, girondin, périt guillotiné ; celui de Tocqueville échappa de peu à la Terreur et servit la Restauration alors que son fils prêta serment à Louis-Philippe) ; ils devinrent par la force des choses des chefs politiques conservateurs – Guizot sous la monarchie de Juillet, Tocqueville durant la Deuxième République.

Il est plus difficile de décrire ce qui les sépare, d'autant que notre regard est profondément influencé par les destinées très différentes de leurs pensées, Tocqueville ayant fait l'objet d'une véritable redécouverte depuis les années 1970-1980, tandis que l'œuvre de Guizot apparaît aujourd'hui plus datée. Considéré en son temps comme un très grand historien, Guizot tira ses ouvrages de ses cours à la Sorbonne, très suivis par la jeunesse libérale ; excellent orateur, auteur de la loi fondatrice de l'enseignement primaire en 1833, plusieurs fois ministre et chef du gouvernement, il est aujourd'hui bien moins étudié et commenté que Tocqueville, dont l'amplitude intellectuelle et politique à l'époque était pourtant bien moindre. Ce dernier n'eut le temps pendant sa brève existence (il meurt à 54 ans) que d'achever deux livres mais sans cesse réédités et commentés ou redécouverts en France comme aux Etats-Unis depuis : *De la démocratie en Amérique* et *l'Ancien régime et la révolution*, publié en 1856.

Une raison profonde rend compte de ce décalage face à la postérité : tous deux pleinement hommes de leur temps, Guizot et Tocqueville ont pourtant des manières quasiment opposées de penser le contemporain. Le libéralisme de Guizot, dans la lignée des idées des hommes du Directoire, est obsédé par l'idée qu'il faut terminer la Révolution, et au-delà, peut-être, terminer l'histoire elle-même. Il faut substituer à l'histoire, comme forme d'irruption de la volonté, de l'accident, de la rupture, un temps de progrès continu, lui-même appuyé sur une lecture continue des époques passées. Pour les doctrinaires proches de Guizot, la mise en place d'un régime libéral, fondé sur les libertés publiques et sur le gouvernement représentatif, est censé tout à la fois assurer progressivement l'avènement de la paix et de la prospérité, et éliminer la souveraineté, c'est-à-dire l'action concertée d'une volonté extérieure au libre développement de l'ordre, qu'elle soit portée par un homme, une assemblée ou le peuple lui-même. Guizot a bien été, sous la Restauration, un véritable homme d'opposition, que ce soit comme parrain du *Globe*, où la « jeune France libérale » (Jean-Jacques Goblot) fait ses premières armes, ou comme l'un des dirigeants de la très active société « Aide-toi, le Ciel t'aidera », qui joue un rôle direct dans les échecs électoraux de Charles X et dans la

mobilisation du mouvement libéral contre la réaction ultra. Pour lui le succès de la révolution de 1830 constitue un aboutissement, l'avènement d'un régime qui possède par lui-même toutes les ressources pour faire œuvre de progrès, et qui doit donc littéralement arrêter l'histoire – il devient, en somme, un véritable conservateur. Cet attachement à l'ordre pour lui-même le rend incapable de saisir les transformations profondes qui travaillent la société de son temps, et de comprendre, sans même parler de prévoir, la révolution de février 1848. Alors au pouvoir, Guizot sous-estime jusqu'au bout la puissance du mouvement révolutionnaire, contribuant à son succès. Après la révolution de février, et jusqu'à la fin de sa vie (1874), cet événement reste pour lui incompréhensible, et son obsession de la stabilité l'amène à se rapprocher des forces les plus réactionnaires, allant jusqu'à la célébration des vertus de la société d'Ancien régime.

Le rapport de Tocqueville à son temps est beaucoup plus ambigu et nous laisse donc de plus grandes marges d'interprétation. Si Tocqueville adhère fondamentalement à la monarchie constitutionnelle, comme à un régime politique qu'il considère le plus adapté à son époque, il tire de ses voyages la conviction que le mouvement de la société ne peut s'arrêter là, comme l'indiquent les troubles sociaux en Angleterre, en Irlande et les tensions raciales en Amérique. Tocqueville pense le contemporain comme le début d'un mouvement de fond vers la démocratie, un mouvement d'égalisation des droits et des conditions qui emmène vers un futur radicalement incertain. Tocqueville est un voyant, qui lit dans le passé révolutionnaire français, dans le présent de la société américaine ou les violences de la crise française du milieu du siècle, les germes d'une société future, où des choix doivent constamment être faits par les élites menacées. La tension vers l'égalité propre toute l'Europe est porteuse de grands risques, mais ouvre les possibles. Alors que Guizot est aveugle face aux prémisses de la révolution de 1848 et s'avère ensuite incapable de l'interpréter de façon satisfaisante, Tocqueville est au contraire l'un des seuls parlementaires du régime de Juillet à pressentir le danger. Il joue ensuite un rôle de premier plan pendant la Deuxième République, du côté des conservateurs, puis, après le coup d'Etat de 1851, qui voit son retrait de la vie politique, il s'avère être l'un des plus témoins les plus lucides des événements de 1848, dans ses *Souvenirs*, publiés de façon posthume. Au fond, Tocqueville ne croit pas au retour à une forme rassurante de stabilité, même s'il peut la désirer par moments. C'est ce qui le rend bien mieux à même de saisir les soubassements profonds de la révolution de 1848, et, au-delà, de comprendre les potentialités de transformation sociale qu'elle révèle.

En cela, si Guizot et Tocqueville appartiennent indubitablement à la même famille politique, leur façon de considérer leur temps, fin de l'histoire pour le premier, début d'une autre histoire pour le second, va de pair avec des options politiques substantiellement différentes. Tous les deux sont des libéraux conservateurs, mais le conservatisme de Guizot est assertif, il se perçoit comme nécessaire, et, face au changement, débouche sur une politique réactionnaire. Le conservatisme de Tocqueville est plus spéculatif, stratégique, il se présente comme un moyen de contrebalancer un mouvement démocratique de fond, qui doit certes être combattu, mais qu'il faut avant tout comprendre, et avec lequel il faut parfois composer pour tâcher de le maîtriser. De là, peut-être, le décalage entre la considération qu'ils ont pu recevoir de leur vivant, Guizot étant alors un acteur politique et intellectuel bien plus important que Tocqueville, et l'inégale postérité de leur héritage dans l'histoire intellectuelle contemporaine.

Références

- Craiu Aurelian, *Le centre introuvable: la pensée politique des doctrinaires sous la Restauration*, Paris, Plon, 2006.
- Lamberti Jean-Claude, *Tocqueville et les deux démocraties*, Paris, Presses universitaires de France, 1983.

POSTPRINT. Publié in Christophe Charle et Laurent Jeanpierre (ed.), *La Vie intellectuelle en France. I. Des lendemains de la Révolution à 1914*, Seuil, 2016, p. 149-151

Lively Jack, *The social and political thought of Alexis de Tocqueville*, Oxford, Clarendon Press, 1962.

Rosanvallon Pierre, *Le Moment Guizot*, Paris, Gallimard, 1985. Revu CC 8197 c